

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS
ADMINISTRATION ET RÉDACTION
Adresser tout ce qui concerne le journal
à l'Administrateur

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

Au Garrefour des Routes

Nous sommes à un carrefour où aboutissent quatre routes.

C'est d'abord le chemin fleuri de fleurs des champs où les anarchistes ont perdu tant de temps à disséquer sur l'harmonie d'une folle avoine compariée à un épé de blé mûr.

C'est ensuite la route dure et pierreuse par laquelle nous arrivent quelques socialistes tenaces et convaincus, les jambes encore souillées de la boue électorale d'où ils se sont à grand peine tirés.

C'est le raidillon à pic des individualistes, qui ressemble au lit à sec d'un torrent, et c'est enfin la large voie emplie jusqu'au fossé où la boue se déroutera sous le piétinement confus des syndiqués.

Arrêtons-nous un instant, camarades, et sans chercher à nous heurter les uns les autres, nous qui sommes en marche vers une société meilleure pour tous, regardons si nous ne pouvons pas, dans les ronces et dans les orties de la Propriété qui nous nargue et se met en travers, frayer une route large et pratique par laquelle passera, derrière nous, toute l'humanité.

Toi, socialiste, tu n'es rien dans la hiérarchie de ton Parti politique ; tu y es entré de bonne foi, t'imaginant qu'on allait y faire de l'action, quand on n'y fait que de la cuisine. Guesdiste sérieux et réfléchi, tu as senti le point faible de la doctrine économique de la C.G.T. ; et dans la crainte d'un syndicat impuissant à modifier la société, tu as fabriqué des députés. En croyant éviter une impasse, tu t'es fourré dans un cul-de-sac ! Tenace, têtu — plus que pas mal d'anarchistes — tu luttes sans trêve pour faire avancer l'idéal socialiste ; tu vas tête baissée, trop baissée même, car tes épaules ont toujours servi de marchepied aux farceurs à mandats.

Mais tu as toujours au cœur la haine du régime actuel ; tu rêves de transformer l'idéal de la femme, de former la conscience de l'enfant.

Et tu es encore à attendre l'école socialiste que ton Parti a promise, mais qu'il ne peut pas — et ne pourra jamais — créer !

Allons, un peu de clairvoyance anti-parlementaire, un peu de mépris pour les pontifiés et de dégoût pour ces parvenus. Il faut redresser la tête et apporter ton énergie à l'œuvre de propagande générale que, seuls, nous pouvons réaliser.

Toi, libertaire, toi, anarchiste, tu sembles avoir oublié qu'on ne prouve le mouvement qu'en marchant. Et ta trop grande subtilité d'esprit s'accompagne d'une paresse du corps qui fait échouer les meilleurs projets.

Restant confinés dans leurs groupes, les forces anarchistes s'usent l'une l'autre. Elles me font l'effet de meules d'émeri ou de pierres qui tourneraient à une vitesse considérable et ne serviraient qu'à se détruire réciproquement. Et pourtant il y a des ciseaux à rendre polis, des rabots à aiguiser. En affutant l'outil on peut en faire une arme. Que la force anarchiste pèse sur un poids mort et elle en fera une masse en mouvement.

Quant à toi, camarade individualiste, c'est toi surtout que je veux convaincre. Parti d'un excellent point de vue, de la base même de l'anarchie, — le respect de soi-même et la confiance en son propre effort, — tu t'éloignes à grandes enjambées sur une piste que je crois fausse. Car ta doctrine est trop commode pour tous les jouisseurs, les tarés ou simplement les lâches, et ils couvrent souvent leur crasse bouteilleuse d'un vêtement propre de l'individu.

dualisme : tunique souple et brillante qui se plaque sur un ulcère. Et si je viens te laisser par le bras, camarade individualiste, c'est au nom du beau mot de Montaigne : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. »

Et puisque, envers ceux qui invoquent la raison et la science, il n'y a que la raison et la science qui puissent prévaloir, nous irons parmi eux leur rappeler que la morale comme les autres sciences a une base physiologique et que la conscience sociale tient à la nature même de l'homme.

Nous leur rappellerons sans cesse qu'ils ne peuvent pas s'abstraire du milieu social qui les entoure. Et de même que dans une solution, un cristal ne se constitue, subitement et définitivement, dans sa robe rigide et pure, que lorsque dans la masse entière le moment de cristallisation est arrivé, suivant une loi physique, — de même un homme ne sera définitivement, complètement libre, que lorsque une ambiance de liberté aura été créée autour de lui.

L'histoire, la préhistoire même, sont là pour nous rappeler que l'homme, de par une nécessité physiologique, doit vivre en société et qu'il existe en lui un instinct social, un instinct communiqué que les organisations sociales ont toujours étouffé et que, nous, au contraire, nous voulons développer parallèlement à la culture individuelle.

Quant à toi, syndiqué, tu es la matière première d'une société meilleure. Il semble que les hommes se sont trouvés devant une cavalerie — la cavalerie de la Bête capitaliste. Les murs suintent la peste, la sanie et les hommes qui voulaient l'habiter y mouraient par milliers. Ils ont entrepris de la faire crouler et, attaquant les blocs qui sont à la base des murailles, démolant la boue et le gravier du roc, ils ont tiré des grands quartiers de rochers. La voûte s'est éroulée et ils restent là, inactifs parmi les blocs épars. Pourtant, ce n'est pas du gravat, c'est de la pierre au cœur dur, et la maison commune peut y trouver ses assises solides.

Il n'y a que dans les syndicats que nous trouvons cette solidité. Dans les partis, dans les groupements d'idées, les hommes évoluent au gré de leur situation. Dans les syndicats, la situation crée la mentalité.

Tant que la société aura pour base l'exploitation humaine, la classe des opprimés aura cette haine implacable et robuste.

Mais tant qu'il faudra un effort humain pour produire le bien-être, l'association de tous les efforts humains sera la condition nécessaire d'une société qui veut réaliser le plus grand bien-être.

Aussi, que nous envisagions la période de destruction du Capitalisme ou la période de construction d'une société nouvelle, le groupement économique nous apparaît imposé par les faits.

Mais il faut que le syndicat agrandisse son horizon, qu'il échappe au côté ouvrier et corporatiste ; qu'il soit illégal au plus large sens du mot, se tenant toujours hors la loi, toujours dressé contre elle. Qu'il comprenne que les augmentations de salaires sont toujours momentanées et illusoires et qu'une diminution d'heures de travail ne signifie rien sans une éducation plus grande et sans un accroissement de haine.

Espérons qu'il se trouvera, au prochain Congrès de la C.G.T., un syndicaliste qui sera la critique du piétinement sur place de la Confédération, du vide de sa doctrine morale, de son appartenant au parti, qui favorise les pénitentiaires à députés, les fromageries des permanents et les coups de Jarnac des prudhommes ; un syndicaliste qui considère toutes les formes d'action directe, non pas comme ayant une valeur

propre, mais comme exercices d'assouplissement et d'entraînement ; un syndicaliste enfin qui obligera la C.G.T. à se préoccuper directement de l'éducation des enfants sous peine de tourner perpétuellement en rond et de décréter sa faillite.

Sommes-nous d'accord, camarades, et la part de liberté et de responsabilité de chacun est-elle suffisamment établie ? Va-t-on discuter pendant des semaines comme au début de l'entente antiparlementaire, pour savoir si le syndicat est le moyen : unique, premier ou second, d'emancipation !

Si nous sommes d'accord, préparons une vaste campagne d'éducation telle qu'aucun parti n'a pu ou n'a voulu faire et envisageons tout de suite les moyens pratiques de la réaliser.

Grandjouan.

La Dictature policière

Elle s'est manifestée récemment avec l'affaire Liabeuf. Sous l'odieux ministère Clemenceau, — le premier des flics, — elle n'opérait pas que dans la rue, contre les travailleurs ; le jour fait sur l'affaire Rochette nous en apprend bien d'autres.

Des explications publiques fournies par un membre de ce même ministère, il ressort que Clemenceau a bel et bien donné l'ordre à Lépine d'arrêter Rochette. La guerre était déclarée entre ce requin de la finance et quelques-uns de ses congénères. Mais ceux-ci disposaient de nombre de voix au parlement. Ils ont parlé haut, et le ministre, pour garder son portefeuille, n'a pas hésité à commettre un acte d'arbitraire et de plus anticonstitutionnel.

Le préfet de police en a commis un autre en « découvrant » le fameux plaignant. « Il y a des ordres auxquels on ne doit pas obéir », disait Jaurès à la Chambre. Ah ouiche ! Lépine et Clemenceau étaient trop faits pour s'entendre.

Aujourd'hui, leur cynique attitude écoule des journaux bourgeois, comme *Paris-Journal*, *l'Action*, *Le Journal*. Voici ce que disent ces derniers.

De l'*Action* (M. Henry Bérenger) :

Si un citoyen peut être mis en prison, déshonoré, ruiné, tout simplement parce que le préfet de police en décide ainsi, n'est-il pas évident que les libertés individuelles ne sont plus protégées par les lois ? Hier, c'était Rochette ; mais, demain, ce peut être vous qui me lisez, et, après-demain, moi qui écris pour vous ! Du moment que M. Lépine, par ordre ou sans ordre d'un ministre s'érite en juge de l'intérêt national, en arbitre du crédit de la France, en protecteur de l'épargne publique, le voici qui devient le maître des personnes et des biens, et la République chôta dans une forme nouvelle de tyrannie que l'histoire appellera peut-être « Le Lépinat ».

De *l'Action* (M. Henry Maret) :

Il est bon, il est utile que nous autres pauvres justiciables et contribuables à l'ordinaire, nous fassions notre petit profit des enseignements que nous procure déjà l'enfouie sur l'affaire Rochette.

La police arrête ou interroge les gens au petit bonheur, en se disant que la magistrature se débrouillera. Et la magistrature arrête ou interroge les gens, en se disant que, jusqu'à ce que la police les lui livre, elle n'a pas besoin d'en savoir davantage.

Je ne dis pas que ce soit tout à fait rassurant. Cependant, on est bien aise de savoir

à quoi s'en tenir. Voilà la première lumière qui vient nous éclairer.

Cette lumière est d'autant plus précieuse qu'elle sera probablement la seule.

Des sanctions, vous pensez bien, il n'y en aura pas. Le « Lépinat » continue.

Nous voici avertis. Nous avons le bonheur de vivre sous le plus beau régime cosaque qui soit : la dictature policière. Et cela durera jusqu'à ce que le peuple montre sérieusement les dents, comme toujours.

L'Antipatriotisme

Ses Limites

La déclaration que lut Charles-Albert devant le Jury, lors du procès des signataires de l'affiche « A bas Biribi ! » et qui contenait la phrase suivante : « Nous croyons encore qu'il n'y aura pas de véritable patriotisme aussi longtemps que la patrie ne sera pas pour tous une mère également tendre et souriante », a surpris quelques pur-jus. Ces triplets de l'individualisme quintessencé se demandent avec inquiétude :

— Où veut-on en venir ?

Que l'inquiétant point d'interrogation qui masque l'horizon à l'échotier de *L'Anarchie* n'empêche point ce camarade de dormir ; nous n'avons pas encore adhéré à la ligue des patriotes.

Notre camarade Charles-Albert a dit une chose très juste, très vraie. Il suffit de vouloir comprendre.

Actuellement, nous n'avons pas de patrie ; peut nous chaut d'être étiquetés : français, anglais, espagnols, allemands, puisqu'en France, comme en Angleterre, comme ailleurs, comme partout, c'est la même chose, la même exploitation honnête. Partout mêmes lois iniques, partout c'est la vérité bâillonnée, la liberté ligotée ; partout c'est, avec quelques variantes suivant les latitudes, la même hypocrisie, les mêmes gouvernements féroces, arrivant au pouvoir et s'y maintenant par des maîtres sans vergogne, qu'ils plient encore sous le joug capitaliste, qu'ils restent à la merci d'un empereur ou d'une armée prétoire et que ces peuples poussent l'inconscience jusqu'à venir, parce que tel est le bon plaisir de leurs dirigeants, spolier leurs voisins des libertés chèrement acquises !

— Mais, me dira-t-on, vous construisez votre argumentation avec des si. Qui nous prouve qu'un mouvement nettement révolutionnaire naissant quelque part ne déchaînera pas un immense enthousiasme par tout le monde et que la révolution n'embrasera pas l'univers ?

Ma foi, je n'en sais rien, mais je crois plutôt le contraire, et je m'en tiens à ma première supposition.

Donc les barbares des pays à côté incursionnent chez les peuples affranchis et sont prêts à commettre tous les crimes, toutes les iniquités. Que doivent faire les hommes libres ?

Doivent-ils attendre sous l'orme la balle perfectionnée qui les enverra dans de Nirvana, ou bien, cependant que ces vainqueurs démoliront ce qu'ils eurent tant de mal à édifier, s'amuseront-ils à catéchiser ceux-ci ?

Non, il n'y aurait pas à hésiter ; dans un cas semblable, il faudrait se battre, se défendre. Ce serait imbécile d'agir autrement.

Il n'y a rien de romantique là-dedans, rien d'inquiétant, rien qui nous empêche de continuer avec logique notre propagande antimilitariste et antipatriotique.

Nous espérons que cette propagande se poursuit partout parallèlement, mais aussi nous n'ignorons point que la face du monde ne sera pas changée par un coup de baguette magique. Nous croyons plutôt que la transformation sera chaotique et que l'agonie des vieilles sociétés sera terrible.

Cela nous autorise à parler de véritable patriotisme qui dépouillé du mysticisme ridicule des patriotes d'aujourd'hui, sera seulement l'instinct de conservation.

Mais je ne convaincrai sans doute pas les fiers individualistes ; montés très haut dans leur tour d'ivoire, ils discutent gravement, tels les patriarches de Byzance, ils discutent et... c'est tout.

Tout ce que font les autres ne compte pas, ne sert à rien ; eux seuls détiennent la Raison enclose en leur précieux *moi*, et ces penseurs profonds qui croient peut-être ressembler à Nietzsche, mais qui ne sont que des caricatures de Bibi-la-Purée, nous font sueur.

Qu'ils continuent donc à se demander où nous voulons en venir et que Nietzsche les bénisse !

Eugène Péronnet.

On surpeuplera... aux Calendes grecques

Désespérés, affolés devant les progrès de la conscience humaine, nos dirigeants en sont à méditer des projets de loi aussi inefficaces que saugrenus. Témoin la limitation volontaire des naissances, indice incontestable d'un état de conscience supérieur.

En effet, la marque de la civilisation n'est pas seulement dans l'abondance et le perfectionnement des machines ; elle est aussi, elle est surtout dans un relèvement de la dignité personnelle, dans une affirmation libre et humanitaire des droits de l'individu, comme dans l'idée complète qu'il se fait de la responsabilité de ses actes.

Le progrès conscient, et par conséquent limité, contient tout cela. Car il n'y a pas exactement dépopulation, comme le disent les repopulateurs à outrance, mais limitation volontaire de la surpopulation, — et c'est bien différent.

Cependant ces choses ne font pas l'affaire des exploiteurs et de leurs représentants au pouvoir qui préfèrent, cela se conçoit, le bétail reproductiveur qu'on peut tondre et saigner à volonté. Comme la marche ascendante des idées est impossible. Aussi, craignant pour leur règne, pour leurs priviléges, les dirigeants, après avoir fait flèche de tout bois, en arrivant à des projets dans le genre de celui du sénateur Lannelongue, dont nous avons dit un mot dernièrement.

M. Victor Margueritte leur fait remarquer dans le *Journal* du 17 Juillet, que pareilles mesures ont déjà été édictées : en l'an 792 (avant J.-C.) à Rome ! Et cette idée « de considérer les justes normes comme un impôt dû à l'Etat, cette idée de contraindre à la procréation en réservant les fonctions publiques aux seuls pères de famille » n'a abouti à rien, sinon à une violente impopularité. La suite vaut d'être citée :

Pourquoi les malheureux, tournant la drame de la nécessité, s'évertueraient-ils, d'ailleurs, à mettre au monde d'autres malheureux — alors que l'exemple du calcul familial, et de la soustraction au devoir parental, leur est donné par ceux-là mêmes qui possèdent, et qui, en engendrant, ne risquaient pas, eux, de ne créer que de la misère ? Pourquoi le peuple, pauvre, ferait-il des enfants, quand la bourgeoisie, riche, n'en veut plus faire ?

Ajoutons, au risque de sembler un peu anarchiste au vénérable docteur Lannelongue, que ne se point marier, et ne point faire d'enfants, — puisqu'il n'est ici toujours question, comme dans le sauvage droit romain, que des enfants conçus en justes normes, — eh bien, c'est le droit le plus strict de l'individu.

Certes, il serait à souhaiter que la France entière se marie, et se marie jeune, et que, comme dans les contes de fées, elle eût beaucoup d'enfants ! Certes, il serait à souhaiter que les conditions de vie fussent plus faciles à tous, d'une part, et que de l'autre égoïsme fût moins exigeant, et les besoins moins nombreux ; en un mot, il serait admirable que l'on pût créer dans la joie, dans la confiance, dans la santé ! Car il n'y a pas d'acte plus magnifique que de créer de la vie, de transmettre l'étoile sacrée, par quoi le flambeau humain se rallume sans cesse, court de génération en génération et respire.

Mais il faut le dire hautement, il n'y a pas d'acte plus redoutable et qui entraîne de plus lourdes responsabilités morales. Et voilà pourquoi je conçois qu'on hésite avant de l'accomplir, et pourquoi je comprends qu'on ne l'accomplice pas. Liberté à tous, d'abord, — ou notre régime politique et social ne serait qu'un vain mot, et le masque odieux de la tyrannie, — de vivre à sa guise et solitairement tant qu'on voudra, — sous cette seule réserve de ne point nuire à son prochain.

Au lieu de vouloir qu'on fabrique à toute force des enfants, commencez, ô législateurs, par garantir la vie, un nom, la part d'assurance matérielle à laquelle tout être a droit en venant au monde même les naturels, même les adultérins, même les incestueux. Commencez par permettre de vivre à ces parias que vous ignorez si durement, si lâchement... Voulez-vous des enfants ? Soit.

... Mais n'astreignez pas à des mesures vexatoires dont le seul effet serait, sans remédier à la dépopulation actuelle, de porter à la liberté individuelle une irrémédiable atteinte. En décretant la paternité obligatoire, vous n'obtiendrez que des dégénérés, des rats, des miséreux, — médiocre appoint à la race. Ne condamnons personne à ces travaux forcés.

Il faut rendre hommage à cette éléva-

tion autant qu'à cette netteté de langage, en se demandant toutefois comment il se fait qu'après avoir si bien admis les situations sociales, individuelles et humanitaires propagées par le néo-malthusianisme, M. V. Margueritte croie encore à l'efficacité de quelques mesures législatives sur les enfants « naturels », les successions, et autres de même valeur.

Ces mesures, pour n'être pas aussi vaines et odieuses que celles dont parle le docteur Lannelongue, représentent tout au plus les gouttes d'eau qui, au lieu d'apaiser, exaspéreront l'immense soif de justice dont souffrent les exploités. Quand donc les hommes sincères et de bonne volonté comme lui reconnaissent qu'une transformation sociale basée sur plus de justice résoudra seule la question de la population plus ou moins dense, d'un côté comme de l'autre de la frontière.

En attendant, nous sommes tranquilles. La masse des exploités peut entendre ses maîtres s'adresser à elle comme à la grande reproductiveuse de chair à travail et de chair à canon en lui disant : Pour l'amour de la patrie, croisez et multipliez, ou gare à vous !

Cette masse, davantage consciente sur un point tout au moins, celui de la procréation, répondra de plus en plus énergiquement :

« Vous nous avez pris assez longtemps pour des brutes inconscientes à la chair passive, et résignées au malheur. Allez au diable, vous et votre patrie ! »

Pamphile.

A propos d'une Grève

Depuis le samedi 9 juillet, les employés et ouvriers de la Compagnie des Tramways électriques de Béziers et extension sont en grève. Ils réclament des augmentations de salaires et des améliorations de leurs conditions de travail, qui leur ont été accordées. Il exigent de plus le déplacement du directeur, à qui ils reprochent de multiples vexations et actes arbitraires, et aussi des voies de fait sur un de ses subordonnés. On leur refuse, bien entendu, cette dernière satisfaction, qui consacreraient le droit pour les ouvriers de s'ingérer dans la direction de l'usine.

Que cette prétention n'ait été formulée qu'accidentellement et qu'elle soit pour les intéressés plutôt un cas d'espèce qu'une question de principe, soit.

Mais c'est un fait qu'elle est soutenue avec énergie et c'est à nous maintenant d'en tirer toutes les conséquences.

**

Le Syndicat du personnel des tramways électriques, qui s'est reconstitué dernièrement, s'était dissous il y a deux ans, à la suite d'une grève qui avait fait obtenir quelques satisfactions aux mécontents d'alors ; mais les travailleurs eurent la sottise et la direction eut l'habileté de transformer l'organe corporatif en Société de secours mutuels. Des représailles avaient suivi : mises à pied, révocations, etc. Wattmen et receveurs avaient subi toutes ces avanies durant de longues années avec une patience plutôt excessive. Puis, il y a quelques mois, un vent de révolte passa sur les serfs de la traction électrique ; ils présentèrent des revendications, dont on ne daigna pas même leur accuser réception, tellement on était assuré de leur placide résignation. Mais, contre toute attente, ce fut la grève.

**

Oh ! une grève pacifique ! Point de sabotage. Des appels platoniques à la population seulement, des affirmations de bon droit, et — pour tout dire en quatre ou cinq mots — une phraséologie alambiquée et soporifique. Cela dura dix jours.

Ce matin (18/7), tentative de sortie pour deux voitures. Déploiement de forces considérables : gendarmes à pied et à cheval, hussards, agents de toutes sortes. (Trois mille hommes de troupes ou de police pour 80 grévistes.) Les moutons deviennent alors enragés : les cailloux s'étaient en nappes sur la voie, d'énormes pierres de taille sont déplacées, un wattman venu de Clermont-Ferrand est passé à tabac et demande à retourner dans sa bonne ville ; on conspuie avec énergie les chefs de service qui conduisent les tramways.

Certes, ce n'est pas suffisant, mais les grévistes comprennent maintenant l'utilité de certains gestes et ils regrettent vivement de ne pas les avoir faits huit jours plutôt.

**

Je n'ai jamais compris comme aujourd'hui l'importance de la grève, même quand on peut — comme pour celle-ci — formuler contre elle des critiques nombreuses et justifiées.

Un pareil événement dans une ville comme la nôtre, habituellement morne et généralement étrangère aux grands mouvements d'opinion, est d'une portée considérable. C'est un fait qui frappe les imaginations populaires, provoque des émotions, détermine des sympathies qui se traduisent parfois en actes, permet à des tempéraments de se révéler.

Les raisons de l'intervention de la troupe, surtout après les commentaires que nos amis n'ont pas manqué de faire, ont été prédominamment senties. La théorie a suivi le fait au lieu de la précédent comme dans bien des cas, mais

l'explication n'en est que mieux comprise par des gens qui n'auraient sûrement pas prêté attention à des raisonnements abstraits, pour si corrects qu'ils fussent.

Déjà, il y a neuf ans, nous avions pu constater à quelques-uns comment des individus, pour la plupart ignorants de nos préoccupations permanentes, sont amenés par le jeu des circonstances à prendre une attitude révolutionnaire qui contraste fort avec leur pusillanimité et leur indifférence ordinaires.

Il se peut, il est certain même que le mouvement passé — beaucoup oublié leur révolte d'un jour ; il est impossible cependant que cette expérience soit pour tous inutile.

Personnellement, j'ai la conviction que pour la première fois peut-être, des hommes, habituellement paisibles et insoucients, ont compris la nécessité des phénomènes sociaux et la nécessité d'une solution d'ensemble, qui comporte une lutte sans merci entre, d'une part, les exploiteurs et ceux qui les défendent et, d'autre part, les exploités en révolte.

Albert Hayard.

chistes ont voulu faire quelque chose, ils l'ont fait sans discuter pendant les mois entiers. Tous les anarchistes, depuis Bakounine jusqu'à Kropotkin, se basaient sur le principe de l'organisation comme sur la seule possibilité d'agir révolutionnairement et rationnellement sur la vie sociale. La Fédération Jurassienne, les organisations anarchistes en Italie et en Espagne et enfin la participation à l'*Internationale* de nos ainés nous prouvent suffisamment l'utilité de nous organiser.

Que ceux qui comprennent les choses ainsi s'organisent sans ceux qui préfèrent parler et parler toujours ; qu'on s'organise malgré eux et sans leur bénédiction, — car ils ont cru qu'on demandait leur bénédiction quand on les invitait à agir ensemble pour œuvrer le plus possible.

Je crois que la situation est nette : d'une part, nous voyons les camarades à qui l'action est nécessaire pour relever les esprits révolutionnaires endormis et, il faut le dire, désenchantés, et qui comptent faire cette action en s'organisant pour économiser des énergies et être toujours prêts à recommander. D'autre part, nous voyons ceux qui s'enferment dans la métaphysique et ne veulent voir dans l'organisation que la tyrannie et le centralisme.

Qu'on laisse donc ces derniers tranquilles. Mais que faut-il faire ? Tout d'abord, je crois que les camarades qui sont pour l'entente anarchiste doivent se réunir pour former ensemble la base de leur organisation. Il n'est pas besoin de demander à chacun son opinion sur la philosophie matérialiste ou idéaliste, sur la morale utilitaire ou egoïste. Pour tous les anarchistes, il existe une base sur laquelle ils peuvent très bien s'associer. C'est leur anarchisme.

Est-vous contre l'Etat ? Etes-vous contre la propriété ? Etes-vous contre l'oppression morale et intellectuelle ? Voulez-vous protester, lutter contre tout cela ? Voulez-vous vous unir pour cela ? Oui ! Eh bien, marchons ensemble. Et voici la base de notre entente : l'antifascisme, le communisme (ou ce que vous voudrez pour remplacer la propriété bourgeoise), le rationalisme, — en un mot la liberté.

La société bourgeoise, par ses persécutions continues, nous a prouvé que l'union fait la force.

Unissons-nous, organisons-nous, et nous serons forts.

Vive l'Alliance-Communiste-Anarchiste !

Marc Guidoni.

ENTENDONS-NOUS

Au camarade Silvare,

Si l'on doit s'entendre, il n'y a pas de temps à perdre. Je regrette certaines équivoques du projet d'entente ; mais partisan de l'organisation de nos efforts, je fais des concessions et j'accepte votre premier point de départ.

Vous dites :

« Nous rassemblons toutes nos forces ; nous créons un bureau d'études et de correspondance et par ce moyen nous faisons dans tout le pays à la fois une propagande intensive, continue, méthodique, coordonnée ».

J'ai déjà préconisé cela dans un précédent article. J'y souscris donc entièrement.

Mais vous me permettrez de vous demander ceci : Comment accepterez-vous les concours qui s'offriront. Ce Bureau sera-t-il une chapelle comme il y en a tant ? J'ai bien le droit de craindre.

Ainsi je vais partir dans quelques jours pour la province. Que faut-il faire ? Fonder des groupes, ou bien demander à ceux qui existent déjà de se mettre en rapport avec le Bureau ? Mais où siégera-t-il ? quel titre exact prendra-t-il ? quel camarade sera chargé de la correspondance ? Convoyez-vous bientôt ceux qui adhèrent au Bureau ?

Combien votre Bureau sera fort, puissant, si, coordonnant toutes les énergies anarchistes, il sait ensuite les aider à se manifester dans les syndicats comme ailleurs ; mais non spécialement dans les syndicats ; car, enfin, l'action anarchiste ne découle pas seulement de la lutte économique. Nous serons donc d'accord si vous admettez que les travaux du Bureau s'étendent non seulement au syndicalisme ; mais à toute forme d'action et d'éducation qui découlent de la philosophie anarchiste.

Sans être anti-syndicalistes sachons rester anarchistes. Et je puis vous assurer qu'il y a de par ce pays une multitude de camarades qui sont de cet avis.

E. Girault.

A L'ŒUVRE

Nous avons assez discuté ; les camarades du *Libertaire* ont suffisamment prouvé la nécessité de nous organiser, de réaliser une entente révolutionnaire, communiste, anarchiste pour l'action commune.

Ceux qui continuent à voir les choses et les faits, toute la vie sociale, avec des lentes métaphysiques, ne manifestent aucune intention de nous comprendre ou de se faire comprendre.

L'appel à je ne sais quel anarchisme classique me semble ridicule. Quand les anarchistes ont voulu faire quelque chose, ils l'ont fait sans discuter pendant les mois entiers. Tous les anarchistes, depuis Bakounine jusqu'à Kropotkin, se basaient sur le principe de l'organisation comme sur la seule possibilité d'agir révolutionnairement et rationnellement sur la vie sociale. La Fédération Jurassienne, les organisations anarchistes en Italie et en Espagne et enfin la participation à l'*Internationale* de nos ainés nous prouvent suffisamment l'utilité de nous organiser.

Quoi qu'il en soit, nous piétinons, nous patageons, et il faut reconnaître que les meilleurs intentionnés se demandent — et ceci est un avis collectif après enquête — vers quel but ils vont diriger leurs efforts. Sera-ce du côté purement anarchiste : groupes de propagande, effort social pris dans l'actualité, action journalière par meetings, journaux, brochures, causeries, etc. ? ou bien du côté syndicaliste, en y pénétrant en masse.

Je l'ai déjà dit, tous ces projets ont leur valeur ; mais on me permettra de reconnaître que du côté syndicaliste, nombre d'anarchistes, pour ne pas dire tous, sont affiliés à leur corporation de métier. Font-ils pour cela plus de propagande anarchiste ? je ne le crois pas.

Tous leurs efforts se brisent devant les améliorations mesquines chères aux syndicalistes purs, et se trouvent noyés

par le seul fait que la majorité ne concentre toute son énergie que devant la question du ventre, ou la diminution du travail.

Il faudrait pour cela que les anarchistes deviennent les hommes de direction du mouvement, ce qui répugne à certains qui pourraient le faire, tandis que d'autres manquent d'initiative.

Il y aurait, à mon avis, un moyen pratique de sortir de ce dilemme. Que les camarades ne soient pas effarouchés de ce que je vais leur proposer, ce n'est d'ailleurs pas la première fois que pareil fait se produit.

Je demande la *constitution d'un Congrès National*, où tous les groupes de France, toutes les individualités, pourraient échanger leurs impressions.

Evidemment, ne pourraient prendre part à ce Congrès que les partisans d'une Alliance anarchiste ; les autres n'auraient d'ailleurs rien à y faire. Dans ce Congrès, qui pourrait avoir lieu fin septembre, à Paris, des camarades de chaque ville, apportant les idées de leur groupe, exposeraient chacun la meilleure tactique à employer et les méthodes d'agitation nécessaires à cette entente.

Des rapports envoyés d'ici l'ouverture du Congrès seraient étudiés par une commission composée de camarades connus. Des extraits de ces rapports seraient communiqués au Congrès pour ceux qui ne pourraient y assister.

Reste à discuter quelques questions de détails sur lesquelles nous reviendrons si ce projet de Congrès est accepté.

Mais, d'avance, nous garantissons que par ce seul fait de grouper tous les camarades partisans de l'Entente, il y aurait déjà un point acquis : point essentiel, puisque de ce Congrès sortira, ou la possibilité de faire une agitation méthodique, raisonnée, émanant de toutes les unités anarchistes ; ou l'échec, auquel cas il ne nous restera plus qu'à continuer notre besogne de jadis, qui, avouons-le, n'a pas toujours donné les résultats que nous avions espérés.

Une vieille barbe.

EXPLICATIONS

De tous côtés on nous dit, ainsi que font Girault, Guidoni et Chrocheli : « Eh bien, et l'Entente ? Qu'attendez-vous pour agir ? »

Mais qu'attendent ceux qui nous font ces questions ? Parler beaucoup et mal ne vaudra jamais agir peu et bien. La plupart des hommes, malheureusement, sont moins capables de ceci que de cela, les camarades comme les autres, sauf exception, comme toujours.

Ceux qui ont parlé les premiers d'alliance et d'entente savent fort bien ce qu'il faudrait faire. Mais ils n'en ont pas le temps. Ils savent aussi que les bonnes volontés ne manquent pas, que presque tous les camarades sont disposés à marcher, en dépit des éternels empêcheurs d'agir.

Par malheur, la bonne volonté ne suffit pas ; il faut encore des camarades disposant d'un peu de temps et capables d'un certain savoir-faire. Au comité anti-parlementaire, nous avions cela. Voilà la vérité.

Quand tous auront mieux compris la nécessité, de plus en plus pressante, d'une organisation, les compétences se grouperont d'elles-mêmes et tout marchera bien. L'heure n'est pas sonnée, il faut croire, au cadran anarchiste. Attendons.

**

A Girault. — J'ai parlé de deux manières de faire ensemble une besogne anarchiste intensive et j'ai donné les raisons qui me faisaient pencher en faveur de la deuxième, celle qui se bornerait à travailler pour un syndicalisme libertaire (ce à quoi la C. G. T. ne suffit nullement). La principale de ces raisons, c'est qu'on fait mal plusieurs choses à la fois, la meilleure preuve en est dans la stagnation actuelle. Je suis néanmoins prêt à me ranger à la première manière, si elle devait prévaloir dans l'esprit des camarades, jugeant que l'essentiel, c'est de faire quelque chose.

Pour le reste, que Girault se rassure : des explications ont été fournies, et puis, nous sommes anarchistes, que diable.

Silvaire.

CONTRE BIRIBI

La belle affiche, en noir et or, que Grandjouan a composée en hommage à la mémoire d'Aernout, est toujours en vente au « Libertaire » au prix de 0 fr. 50 ; 0 fr. 60 francs.

Credo provisoire

Vivre en beauté serait si simple.
Ou bellement mourir ! si faut-il, de la vie.

Voici Pan, ce divin animal :
Tout par les sens ; ni bien, ni mal.
Et voici humblement venir Jésus, doux rustre,
Lamentable et chétif dernier-né des Bouddhas,
Or, dites, faut-il mourir d'être juste ;
Faut-il, animal triste, êtreindre sa Maya,
Farouchement, et s'abîmer dans ses beaux bras,
Et s'oublier à l'ire, au rire, au gré
D'un cœur su mensonger ?
Sied-il dormir les jours aux bras berceurs du rêve,
Ou, tout d'airain, doit-on broyer sa vie,
Puis la filtrer en diamant-théorème
Où le Vrai, quel qu'il soit, l'énorme et brûlant Vrai,
Comme un soleil à jamais se refléterait ?
Forcené pénitent d'un penser impavide,
Irai-je user mes yeux et lacérer mes doigts
Aux ténus rets du Relatif... à travers quoi,
Peut-être, rien de vrai ne scintille !

Mais que cela fait donc mal à la tête,
Et comme l'âme s'exténué
A ces élans vers l'absolu,
Cassés par elle-même, ô la pauvre inquiète,
En ses sautes de vent fou inconnu !

Tiens, laissons là ces épuisantes gnoses,
Mets ta main sur mon cœur, désormais seul critère ;
Vois mes yeux bien ouverts sur l'homme et sur les choses
Et sache, quand battront plus vite mes artères,
Que je verrai ou croirai voir, qu'importe !
Resplendir devant moi l'une des faces hautes
D'un Bouddha qui serait Athéné-Musagète.

Féru d'un intime souci,
Grave, je veux, comme un enfant tiendrait un sceptre,
Garder l'étonnement de l'intégral to be.

Maintenant, ô pensée, ridicule écureuil
Qui trottes sur ta roue, cependant que ton œil
Poursuit de branche en branche un chêne fabuleux ;
Pensée hagarde ainsi qu'un voyageur perdu,
Vas-tu, dis-moi, vas-tu
Me fiche un peu la paix, pour une lune où deux...

G. Bessède.

PARIAS

LES BOSSELET

Avec le père et la mère, ils sont dix. Ils logent dans une baraque en planches, à Saint-Ouen. Le père est chiffonnier ; la mère vend au panier des légumes et des fruits. Les enfants, on les trouve un peu partout ; il y en a à la crèche, à la Maternelle, à l'école communale ; les grands, qui ont douze et treize ans, sont en apprentissage. Les plus petits montrent des coins de peau hâlée par les trous de leurs vêtements ; ils ont une bouche sérieuse, de grands yeux noirs désabusés, une tête embruissée qu'ils grattent sans cesse d'un air bâclé. Ils sont braves comme des lionceaux et se battent entre eux comme des forcenés. Ils ne craignent au monde que deux choses, les chiens et les sergents de ville.

Les chiens (pas les toutous gras qu'une bonne promène ou ceux qu'une dame chient dans un manchon), les chiens mafres et affamés qui montrent des dents aiguës quand on vient leur disputer le butin des boîtes à ordures, et, des fois, cela s'est vu, — il y a de bons morceaux dans les poubelles. Des fois aussi, on trouve de la ficelle, un couteau ébréché et même des jouets cassés. Les chiens, ça a beau être des frères de misère, c'est pas du monde et on ne peut cependant pas leur céder la place.

Les sergents de ville eux, sont encore plus redoutables. Ils empoignent la mère par le bras et disent rudement : « Circulez... circulez. » Elle ramasse en hâte son panier et dit en pliant un doigt obséquieux : « Je m'en vais, Messieur je m'en vais... » A dix pas, quand ils ont tourné le dos, elle vomit à leur adresse, le poing tendu, tout son vocabulaire de poissarde ; et les gosses, un doigt dans le nez, approuvent d'un hochement entendu, les imprécations maternelles.

On dine chicement chez les Bosselet ;

au monde des enfants à qui elle ne peut donner que la vie ; toute son ambition est de pouvoir acheter du pain le lendemain et de dormir dans une maison.

Quelqu'un demande à Bosselet son opinion religieuse. « Les curés, dit-il, il ne manquerait plus qu'eux pour nous faire des boniments... » et il ajoute, blagueur et amer, en tapant sur son portefeuille : « Le bon dieu... le voilà... »

La mère Bosselet est toute remuée parce qu'une dame est venue lui demander d'envoyer au catéchisme sa Louise qui va sur ses 9 ans. La dame patronne a apporté des images pieuses, un chapelet bénit ; elle a donné des bonbons aux gosses, des sous, des bons de fourreaux à la mère, et l'a apelée : « Madame » ; elle a laissé aussi des langues pour l'enfant qu'on attend. C'est décidé, Louise ira au catéchisme ; on n'en dira rien au père.

Renée Dorient.

Fête de l'Enfance

La grande Fête annuelle de « La Ruche »

Cette année-ci, notre grande fête est fixée au dimanche 7 août.

Comme tous les ans, elle aura lieu à « La Ruche » même, près Rambouillet.

Elle aura un caractère spécial et un éclat exceptionnel ; ce sera

La Fête de l'Enfance.

Nous comptons, en effet, réunir ce jour-là, à la Ruche, par centaines, les enfants appartenant aux groupes de pupilles de « l'Union des Syndicats de la Seine » et des Coopératives de la région parisienne.

Le programme de la journée sera des plus intéressants. Nos précautions sont prises pour que tous nos services soient bien organisés.

Si le soleil daigne se mettre de la partie, la Fête ne laissera rien à désirer et, tant par le programme de la journée que par le nombre considérable des excursionnistes, la grande fête... sera beaucoup plus brillante encore que les précédentes.

Des trains spéciaux, mis à disposition de nos amis, leur permettront de rentrer à Paris assez tôt pour que, par le métro, les tramways et autobus, ou les trains de banlieue, ils puissent rentrer chez eux.

Dans un grand nombre de villes de province, des caravanes s'organisent.

Le Libéralier de la semaine prochaine donnera tous les détails du programme de cette fête.

On peut, d'ores et déjà, se procurer, dans ses bureaux, des billets d'avance, pour le voyage, au prix de 2 fr. 50 par adulte et 1 fr. 50 par enfant au-dessous de 7 ans.

Nous donnons rendez-vous à tous nos amis, à la Ruche, pour le dimanche 7 août.

Sébastien Faure.

UN PROVOCATEUR

Le journal publie ce qui suit :

Antimilitariste condamné

« Toulouse, 16 juillet. — René Camus, dit Favière, menuisier, âgé de vingt-deux ans, et n'ayant pas satisfait à la loi militaire, s'était mêlé à une manifestation « qui, le matin du 14 juillet, pendant la révolution, au passage des généraux, criait : « A bas Biribi ! »

Un lieutenant d'infanterie lui dit : « Vous pouvez crier à bas Biribi ! je n'ai le droit de rien dire ; mais si vous « criez à bas l'armée ! je vous arrêterai. » René Camus, interpellant le lieutenant, lui dit : « Je n'insulte pas l'armée, mais ses chefs et vous-même, si vous « aviez du cœur, vous auriez honte et vous n'y resteriez pas. »

Le tribunal a estimé que ces paroles constituaient une injure à un commandant de la force publique et a condamné Camus à 15 jours de prison et 16 francs d'amende.

Camus, aussitôt qu'il a entendu le prononcé de la condamnation, s'est jeté sur un banc en sanglotant dans son mouroir. Comme il est insoumis, l'autorité militaire le réclamera à sa sortie de la prison. »

Si le tribunal estime que les paroles de Camus constituent une injure, il aurait pu déclarer, comme je le fais, que les paroles de l'officier constituaient une provocation. Les cris de protestation « A bas Biribi ! » n'étaient pas un délit, il fallait obliger Camus à en commettre un. L'honorable (...) galonné n'y a point failli.

Encore un, qu'à sa retraite, Lépine pourra réclamer, s'il n'est pas crevé avant.

E. C.

L'Action dans les Syndicats

La grosse difficulté pour mener à bien la propagande et lui faire donner, au moment opportun, son maximum de rendement, c'est d'éviter qu'elle porte en soi des germes dissolvants.

Dans l'*Appel au bon sens* du dernier Libéralier, cette inquiétude se manifeste :

« La propagande anarchiste se fera plutôt par la persévérance patiente que par les brouilleries de langage et d'effacement, jusqu'à ce que nous soyons assez nombreux pour donner l'assaut final au vieux monde de pourriture que nous subissons. »

Puis, plus loin :

« Gardons-nous du tempérament, de l'esprit sectaire, qui, au lieu de nous montrer sous notre vrai jour, risquerait de nous faire classer parmi les pires autoritaires. Sachons que le fanatisme n'a rien de commun avec la liberté à laquelle nous aspirons... »

C'est pourquoi il apparaît de plus en plus nécessaire que l'action anarchiste s'exerce dans les syndicats pour que, parallèlement à l'action quotidienne, on poursuive l'affranchissement intégral des individus, c'est-à-dire de s'adresser exclusivement au ventre pour songer davantage au cervaeau.

Je ne puis m'empêcher de sourire lorsque j'entends parler du prolétariat conscient. Prolétariat organisé, oui, il commence à l'être, mais conscient... Dussé-je me faire vouer aux géométries révolutionnaires, je ne puis me résigner à lui accorder ce qualificatif qui implique le terme de son évolution morale. Est-ce même un service à lui rendre que de l'éblouir de ce mirage ?

Sans vouloir exiger une transformation soudaine de la mentalité ouvrière, on peut cependant que le moment du coup d'épaulement décisif n'amène de terribles disillusionnements.

L'organisation syndicale ne vaudra qu'autant que, fidèle à son principe, elle n'aura pas pour unique objectif les retraites ouvrières, l'augmentation des salaires et autres réformes.

Les mévements que ces questions suscitent ne peuvent être que la gymnastique, l'entraînement nécessaire pour l'effort suprême. Le Comité confédéral ne doit pas être seul à connaître le but à atteindre, et le grand travail qu'il produit risque d'être perdu si le même souffle d'idéal n'anime pas la majorité des syndiqués.

Ce qui fait la force de l'organisation du bâtiment, par exemple, c'est la presque impossibilité pour le non syndiqué de trouver l'embauche. S'il enfreint cette nouvelle forme d'autorité, il est possible des peines corporelles réservées aux renards. Avec ce système, on en arrive à détester davantage le camarade non syndiqué que le patron qui nous exploite.

Si une grande fermeté est nécessaire, il faut se garder de toute coercition qui ne serait pas absolument indispensable. Dans notre marche vers la liberté, c'est la liberté qui doit nous inspirer.

S'il est puéril de vouloir, par avance, établir le plan de mobilisation révolutionnaire, il est nécessaire de travailler dès maintenant et de tout notre cœur à préparer une mentalité capable d'un effort utile et durable. Seul, le libertaire anarchiste peut assumer cette tâche.

Emile Czapek.

Nouvel Exploit des « Mœurs »

Tous les jours apportent une nouvelle infâmie à l'actif des agents des mœurs.

C'était en décembre dernier. Un de nos jeunes camarades se trouvait devant un urinoir, et comme celui-ci était plein d'eau, il se tenait un peu à l'écart. Le « meur » Vacher, qui cherchait sans doute une victime, passa à ce moment et lui mit la main au collet en l'accusant d'un geste ignoble.

Le copain, qui est de petite taille et d'un naturel timide, se laissa conduire au poste et là, comme il refusait de signer le procès-verbal menacé qu'on lui présentait, il se vit menacé par le commissaire qui lui dit : « Dépêchez-vous de signer, ou bien vous allez filer sur le Dépôt où vous en aurez pour six mois ; et d'ailleurs si vous ne signez pas, les deux agents qui sont là signent pour vous. »

Intimidé par l'accent et le geste de la brute policière, l'autre signa. Sur quoi, se voyant relâché, il se crut hors de cause et, peu après, comme il était sans travail, il quitta Paris.

Revenu en mai et bientôt arrêté, il apprenait du coup qu'il avait été condamné, le 31 janvier, à six mois de prison par défaut. Six mois de pris pour n'avoir pas voulu se mouiller les pieds !

C'est bien le cas de dire, avec la chanson :

Qu'ils sont heureux les chiens...

Dans quelques jours, le camarade passe en appel. Nous espérons pour lui que ses nouveaux juges casseront l'inique jugement. Ils auront d'ailleurs de quoi être édifiés sur la canaille du mouchard des mœurs, puisque le procès-verbal disant que le camarade avait fait « des propositions (...) au sieur Vacher » mentionne maintenant ces mots : « montrai intentionnellement ses parties sexuelles ». S'il fallait être à ce point à la merci de cette vengeance, toutes les mesures de défense seraient justifiées.

LA CLASSE OUVRIERE

par L. et M. Bonnefi.

Les Boulanger ;
Les Terrassiers ;
Les Employés de magasin.
Chaque brochure : 0 fr. 15 ; faneo : 0 fr. 20.

L'Agitation

A Mehun-sur-Yèvre

La grève des céramistes bat son plein depuis soixante-cinq jours ; les 800 dockers de l'affame Pillivuyt, loin de se décourager, sont pleins d'énergie et pas une défaillance ne s'est manifestée.

La chasse aux renards s'est poursuivie avec vigueur le 12 et 13 juillet et le soir, veille de la fête nationale, les grévistes réunis se massèrent derrière la retraite aux flambeaux et suivirent le cortège officiel aux chants de l'Internationale et de la Carmagnole, sans oublier de consommer les renards lorsque le cortège passait devant leur tanière.

Dans l'après-midi du 13, les Pillivuyt, qui vint à passer en voiture, fut salué aux cris répétés de : « Affameur ! Affameur ! »

Bref, deux bonnes journées qui sûrement ont fait avancer le mouvement. Car les grévistes sont bien décidés à ne reprendre le travail qu'avec satisfaction complète.

Les travailleurs n'oublieront pas ces courageux grévistes qui luttent contre leurs affameurs depuis soixante-cinq jours.

Envoyez les fonds pour faire bouillir les marmites, au camarade Pichot, trésorier de la grève, à la Bourse du Travail, 45, rue Jeanne-d'Arc, à Mehun-sur-Yèvre (Cher).

ORLEANS

Conférence Girault

Quelques camarades avaient organisé samedi dernier une conférence contre Biribi ; il est regrettable que les syndicalistes d'Orléans, jugeant sans doute le sujet de la conférence peu intéressant se soient abstenu d'y assister. — C'est devant une salle de 80 à 100 personnes que Girault fit le procès des bagnoles militaires ; il fit le récit de toutes les souffrances endurées par les malheureux qui s'y trouvent et nous raconte comment le disciplinaire Salvador fut assassiné par les chauchas.

Il s'élève contre certains révolutionnaires qui veulent que l'on transporte Biribi en France ; être torturé en Afrique ou en France, les souffrances sont toujours les mêmes.

La plupart du temps, les jeunes gens qui sont envoyés à Biribi sont intéressants ; ils y sont souvent envoyés parce qu'ils ne veulent pas se courir devant l'autorité des chefs.

Les bagnoles militaires sont la conséquence du militarisme.

Biribi est un effet et non une cause, tant qu'il y aura des casernes et des armées, il y aura des Biribi.

Tant qu'il y aura propriété, il faudra une armée pour la défendre car l'armée et la religion sont les deux chiens de garde du capital.

Pour que Biribi soit supprimé, il faut

que la société soit transformée et la société ne pourra se transformer que lorsque les individus se transformeront, et pour arriver à ce résultat, il faut mener une propagande révolutionnaire d'une part, une propagande éducative d'autre part ; les deux ensemble et non l'une ou l'autre.

E. Carré.

NOUVELLES CHANSONS VIENNENT DE PARAITRE :

De Ch. d'Avray :

*A bas Biribi ;
L'Homme Libre ;
Leurs ministres ;
La Toussaint des vivants.*

Chacune, 0 fr. 20 ; 0 fr. 25 francs.

De la Muse Rouge :

*L'Eglantine ;
Désirs de pauvreté ;
Aux exploités ;
Ohé les gas ;
Les Vendus.*

Chacune, 0 fr. 25 ; francs, 0 fr. 30.

Communications

PARIS

Syndicat des locataires (Section du 17^e arrondissement). — Appel aux antifascistes. Les camarades reconnaissent l'utilité de la lutte contre les propriétaires doivent venir grossir nos rangs. C'est par le nombre que nous arriverons à mettre en pratique les moyens d'action que nous possésons et que nous vous expliquerons à la Grande Réunion qui aura lieu le vendredi 22 juillet courtant à 9 heures du soir, maison des syndiqués, 67, rue Pouhet. Orateurs inscrits : Rousseau, du groupe des Propagandistes ; M. Corcill, avocat à la Cour d'appel ; Bordet, du syndicat de Dijon.

Causières populaires des 19^e et 20^e. — Villa de l'Ermitage, 315, rue des Pyrénées, mercredi 27 juillet, réunion : l'organisation de notre nouveau local.

Les camarades sont avertis que nous allons changer de local prochainement. Nous aurions besoin de matériel pour aménager notre salle. Les amis disposant d'objets à cet effet et qui seraient disposés à s'en débarrasser sont priés de nous en informer.

S'adresser au groupe ou écrire à Lejeune, 19, rue de Belleville.

Causières populaires des 10^e et 11^e. — Réunion vendredi 22 à 9 heures soir chez Amiot, 216, rue Saint-Maur. Causerie par un camarade.

SAINTE-DENIS

Bourse du Travail. — Samedi 23 courtant, à 8 h. ½ du soir, salle Ferrer, à l'Avenir Social, 17, rue des Ursulines, meeting public contre Biribi.

Y parleront : Aubin, ex-matelot du cuirassé « Vérité » ; Thillier, de l'Union des syndicats ; un délégué de la C.G.T., et divers anciens combattants. Entrée libre.

Les camarades sont priés de lire la « Guerre Sociale » et le « Libertaire » toutes les semaines.

MARSEILLE

Avenir Social d'Epône (section marseillaise). — Samedi 23 juillet à 9 heures précises du soir au bar Floux, boulevard Chave, 21, assemblée générale trimestrielle. Questions diverses urgentes. Tous les camarades que la coopération communiste, et l'école rationaliste intéressent sont priés d'y assister.

Les camarades sont priés de lire la « Guerre Sociale » et le « Libertaire » toutes les semaines.

SYNDICAT DES LOCATAIRES

Réponse aux paroles d'une croyante (Jean Gravé) 0 10 0 15
L'école antichambre de caserne et de scasseirie (Janvier) 0 10 0 15
Les crimes de Dieu (Seb. Faure) 0 15 0 20
La femme dans les U.P. (E. Girault) 0 15 0 20
La doctrine des Egaux (Extrait des œuvres de Babeuf) 0 50 0 60
Le Syndicalisme révolutionnaire (V. Griffeth) 0 10 0 15
L'action directe (Pouget) 0 10 0 15
Les bases du syndicalisme (Pouget) 0 10 0 15
Les Terrassiers (L. et M. Bonnaffon) 0 15 0 20
Les Employés de magasin (L. et M. Bonnaffon) 0 15 0 20
Les Boulangers (L. et M. Bonnaffon) 0 10 0 20

ANARCHIE

Réponse de la congrégation : commencement de la Révolution (Gohier) 0 20 0 25

La peste religieuse (Jean Most) 0 10 0 15

Entretiens d'un philosophe avec la Marchand (Diderot) 0 10 0 15

Dieu n'existe pas (E. Elmissian) 0 10 0 15

Le Néant (impossibilité de l'âme) (Lipfay) 0 50 0 55

La panacée-révolution (Jean Gravé) 0 10 0 20

Justice (Vischer) 0 15 0 20

Les Incendiaires, poème (E. Verneuil) 0 10 0 25

Opinions subversives (Clemenceau) 0 15 0 20

Opinions subversives (Clemenceau) 0 15 0 20

Organisation, initiative, cohésion (S. Faure) 0 10 0 15

Le Patriotisme, par un bourgeois, suivi des Déclarat. d'Emile Henry 0 15 0 20

Le Congrès anarchiste d'Amsterdam 1 25 1 35

Rapports au congrès antiparlementaire 0 50 0 60

Les déclarations d'Etievant 0 10 0 15

ANTICLERICALISME ET DIVERS

Réponse aux paroles d'une croyante (Sebastien Faure) 0 15 0 20

Nos Seigneurs les Esques (Huart) 0 05 0 15

Fin de la congrégation : commencement de la Révolution (Gohier) 0 20 0 25

La peste religieuse (Jean Most) 0 10 0 15

Entretiens d'un philosophe avec la Marchand (Diderot) 0 10 0 15

Dieu n'existe pas (E. Elmissian) 0 10 0 15

Le Néant (impossibilité de l'âme) (Lipfay) 0 50 0 55

La panacée-révolution (Jean Gravé) 0 10 0 20

Justice (Vischer) 0 15 0 20

Les Incendiaires, poème (E. Verneuil) 0 10 0 25

Opinions subversives (Clemenceau) 0 15 0 20

Opinions subversives (Clemenceau) 0 15 0 20

ANTIMILITARISME, ANTI-PATRIOTISME

L'antimilitarisme et la Paix (Gohier) 1 » 4 10

Le Patriote (Gustave Hervé) 0 95 2 00

Mon oncle Benjamin (Claude Tillier) 1 80 2 00

Guerre et Militarisme (Jean Gravé) 2 75 3 25

Désarmement ou alliance anglaise (Naquet) 3 » 3 25

La Grande Famille, roman (Grave) 2 75 3 25

L'HUMANITÉ ET LA PATRIE (Alfred Naquet) 3 » 3 50

Sous la casaque (Dubois-Dessaulx) 2 75 3 25

Camisards, peaux de lapins et cocons (G. Dubois-Dessaulx) 3 » 3 50

Sous le Sabre, roman (Jean Ajalbert) 3 » 3 50

Les Guerres et la Paix (Ch. Richet) 1 35 1 50

HISTOIRE

La grande révolution (Kropotkin) 2 75 3 40

La Commune (Louise Michel) 2 73 3 25

La Commune à l'anarchie (Malato) 2 73 3 25

Les joyeusetés de l'exil (Malato) 2 75 3 25

Les Inquisteurs d'Espagne, Monjuich, Cuba, Les Philippines, Tarifa, Rio de Janeiro 2 75 3 25

Autour d'une Vie (Mémories) 2 75 3 25

Pierre Kropotkin 3 » 3 50

Lettres historiques (Pierre Lavroff) 2 75 3 25

La Commune au jour le jour (Reclus) 2 75 3 25

Dieu et l'Etat (Bakounine) 2 75 3 25

CHANSONS

La Muse Rouge (Le père Lapurge), chaque chanson 0 15 0 20

En Normandie, chanson (M. Vernet) 0 10 0 15

Berceuse, avec musique (Madeleine Vernet) 0 20 0 25

Chansons de Ch. d'Avray : chaque chanson 0 20 0 25

CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villaverde 0 10 0 15

Le mort de Ferrer (Leurs arguments) 0 10 0 15

Vues de l'Avenir social (12 cartes) 0 75 1 00

Vues de « La Ruche » (12 cartes) 0 60 0 70

Cartes postales anticléricales (10 cartes) 0 60 0 70

VOLUMES

ANARCHISME

L'Anarchie (Kropotkin) 1 » 1 10

L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave) 2 75 3 25

La conquête du Pain (Kropotkin) 2 75 3 25

SCIENTIFIQUE, PHILOSOPHIE

L'initiation mathématique (Laisant) 2 » 2 25

L'initiation astronomique (Flammarion) 2 » 2 25

MONTMORENCY

Les copains qui vont en balade dans la forêt de Montmorency, sont prévenus qu'ils trouveront des camarades à la coopérative, 1, rue St-Jacques à Montmorency.

FONTOISE

... Groupe d'études sociales. — Réunion du groupe le 23 juillet à 8 heures à la siège social, rue Delacour (place du grand Martray) Causerie sur le communisme par un camarade.

BEZIERS

La Libre Discussion. — Samedi 23, à 8 h. ½ du soir, causerie par le camarade Albert Hayant sur « La grève considérée comme fait de guerre sociale ».

Le lendemain dimanche, à 3 heures de l'après-midi, réunion. Le siège du groupe se trouve au premier étage du café Calmels, 27, avenue de Bédarieux. La campagne pour Biribi nécessitant de la part de tous une contribution pécuniaire et surtout un sérieux effort de propagande, prière aux copains de venir nombreux à ces deux réunions et aux suivantes.

NANCY

Jeunesse libertaire. — Samedi 23 juillet à 8 h. ½ du soir, les copains sont invités à assister à la discussion sur : Les Anarchistes et Biribi, à Charles Pagel, premier étage, angle des rues : Jeanne d'Arc et de l'Etang.

BORDEAUX</p